

Trésor littéraire cistercien

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, MÉDITATION DE SIGNY*

DE LA PLAINTÉ ACCUSATRICE AU CONSENTEMENT FILIAL

Plusieurs fois dans les pages précédentes, on a évoqué l'influence exercée par Guillaume de Saint-Thierry sur les moniales mystiques du XIII^e siècle. D'où l'idée de présenter ici une méditation de cet auteur et maître spirituel qu'elles ont tellement lu et médité.

Cette longue méditation de Guillaume est comme entrecoupée par trois interventions du Seigneur. Une prière donc, présentée sous la forme d'un dialogue où alternent – en 'je' et en 'tu' – la parole de l'homme et celle de son Seigneur. Échange de questions, plaintes, conseils ou enfin parole d'acquiescement...

Inutile de chercher ici le contexte autobiographique et les circonstances précises dans lesquelles s'est élaborée cette méditation. Ces lignes décrivent en filigrane ce que fut le chemin de prière de Guillaume au long de sa vie. La prière la plus personnelle est en même temps comme le rendez-vous de toute l'Écriture. Le priant comprend sa vie, son histoire, ses épreuves, sa propre aventure spirituelle à la lumière de la grande histoire biblique des relations entre Dieu et son peuple. La fable de l'Écriture devient en lui histoire

* Texte latin dans : GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *Les oraisons méditatives*, (Sources Chrétiennes 324), Paris, 1985, p. 218-227. Je propose ma propre traduction. Il est à noter que ce texte a été redécouvert par dom Jean-Marie Déchanet, osb, et que sa première publication a trouvé place dans notre revue (tome 7, 1940, p. 2-12), sous le titre « *Meditativa Oratio* n° XIII ». Dom Déchanet s'exprimait ainsi en présentant cette première édition : « Cette XIII^e *Oratio* nous permet de pénétrer, plus encore que les douze premières, l'âme de Guillaume. La voici donc, dans ce style rude à faire pâlir un philologue moderne, mais qui est pour nous comme un gage de la spontanéité, voire de l'authenticité de cet émouvant dialogue. » Les éditeurs postérieurs se garderont pourtant de la nommer *Méditation XIII*, par respect pour son originalité. Elle ne fait pas partie de la série des douze *oraisons méditatives*, elle est d'un genre différent.

vraie. Langage symbolique qui donne ainsi les mots pour dire le parcours de tout cheminement spirituel.

Avant d'entreprendre la lecture, j'attire l'attention sur un aspect de ce texte qui me paraît tout à fait remarquable : on peut y suivre pas à pas la transformation qui s'opère entre le début et la fin du dialogue priant. On saisit ainsi sur le vif ce dont il s'agit dans le combat de la prière, on assiste au laborieux travail qui se fait en elle et grâce à elle dans l'homme qui prie. Progressivement le ton du discours se modifie : de la plainte accusatrice des premières lignes on passe peu à peu à une forme d'apaisement dans un abandon confiant.

*
* *

GUILLAUME

1. *Tu m'as séduit, Seigneur, et je me suis laissé séduire ; tu as été le plus fort, et tu l'as emporté* (Jr 20, 7). J'ai entendu ta voix me dire : *Venez à moi, vous tous qui peinez et êtes accablés, et moi je vous soulagerai* (Mt 11, 28). Je suis venu à toi, j'ai cru à ta parole : en quoi m'as-tu soulagé ? Je ne peinais pas, mais maintenant je peine, et je succombe presque sous la peine. Je n'étais pas accablé, mais maintenant je ploie sous le fardeau.

2. Tu as dit aussi : *Mon joug est doux et mon fardeau est léger* (Mt 11, 30). Où est-elle, cette douceur ? Où est-elle, cette légèreté ? Me voici écrasé sous le joug, me voici accablé sous le fardeau. *J'ai regardé autour de moi : personne pour me secourir ; j'ai cherché : personne pour m'aider* (Is 63, 5). Qu'est-ce que cela veut dire, Seigneur ? *Aie pitié de moi qui suis sans force* (Ps 6, 3).

3. *Où sont-elles donc, tes miséricordes d'autrefois* (Ps 88, 50) ? *Nos pères, qui nous ont précédés sur ce chemin, est-ce à la pointe de leur épée qu'ils ont conquis cette terre ? Est-ce la force de leur bras qui les a sauvés ? Point du tout, mais c'est ton bras à toi et la lumière de ton visage. Pourquoi as-tu fait cela ? Parce qu'en eux tu as trouvé ta joie. Tu es aussi mon roi et mon Dieu, toi qui es intervenu pour sauver Jacob* (Ps 43, 2.4-5). En moi, Seigneur, qu'est-ce qui t'a déplu ? Pourquoi ne rends-tu pas justice à ton serviteur ?

Devant le geste d'hommage de la pécheresse, tu as déclaré : *Elle a fait ce qu'elle a pu* (Mc 14, 8). N'ai-je donc pas fait moi aussi mon possible ? J'ai même fait plus, je crois, que ce qu'il me semblait pouvoir.

LE SEIGNEUR

4. Mon fils, *ne méprise pas la correction* de ton père, *et ne te décourage pas quand il te reprend. C'est celui qu'il aime que le Seigneur corrige, et il reprend tout fils qu'il reconnaît pour sien. Quel est en effet le fils que ne corrige pas son père ? Si tu es privé de correction, tu n'es pas un vrai fils, mais un bâtard* (He 12, 5-8).

5. Je ne t'ai pas séduit, fils, mais doucement je t'ai conduit jusqu'ici. Ce que je t'ai dit, ce qui t'a été proclamé : *Venez à moi*, cette parole a été clamée à tous, mais il n'a pas été donné à tous de venir. De préférence à bien des grands qui se croient riches et puissants, cela t'a été donné à toi ! Ai-je péché contre toi en t'accordant ce bienfait ? Tu murmures parce que je ne te soulage pas. Si je ne t'avais soulagé, tu aurais déjà défailli.

6. Tu gémiss sous mon joug ? Tu t'épuises sous mon fardeau ? La douceur de mon joug et la légèreté de mon fardeau viennent de la charité. Si tu avais la charité, tu éprouverais cette douceur ; si ta chair t'aimait, elle ne peinerait pas. Et si elle éprouvait quelque peine, la charité la lui rendrait légère. Mon fardeau et mon joug, tu ne pourras les porter seul ; mais si pour les porter tu as la charité pour compagne, aussitôt tu seras étonné de leur douceur.

GUILLAUME

7. Seigneur, c'est bien ce que j'ai dit : ce que je pouvais, je l'ai fait. Ce que je crois avoir reçu en mon pouvoir – mon pauvre corps, mes faibles membres – je les ai consacrés à ton service. S'il avait été en mon pouvoir de posséder la charité, depuis longtemps je serais parfait. Si tu ne me la donnes pas, je ne puis la posséder. Et si je ne la possède, je ne puis tenir bon. Combien je suis capable de peu, tu le sais, tu le vois. De ce peu même, prends tout ce que tu veux, mais donne-moi, intègre et entière, cette charité.

LE SEIGNEUR

8. Quoi ? Dois-je suppléer à ton insuffisance et ajouter encore cette charité que tu réclames ? Allons, mon fils, laisse-toi éduquer. On ne va nulle part sans en prendre le chemin. Tu cherches la charité, tu t'es engagé sur le chemin qui conduit à la vie : si tu n'abandonnes pas ce chemin, tu parviendras au but. Pour moi, je marche devant toi, tu n'as qu'à me suivre, selon que tu me vois avancer. J'ai peiné avec constance ; toi aussi, il te faut peiner. J'ai enduré beaucoup de souffrances ; il te faut en endurer quelques-unes. Le chemin

vers la charité, c'est l'obéissance : attache-toi à elle, et tu parviendras. Mais, sache-le, la charité est grande chose, et elle mérite qu'on y mette le prix. Dieu en effet est charité. Quand tu seras parvenu à elle, tu ne connaîtras plus désormais la peine.

GUILLAUME

9. Seigneur, *rien n'est caché pour toi, ni mes os que tu as façonnés, ni ma substance modelée au profond de la terre : tes yeux voient combien je suis inachevé* (Ps 138, 16). Je n'ose ni ne veux demander de ne pas peiner ; mais, dans l'entre-temps¹, tant que je n'ai pas la charité, qui portera avec moi ma peine ?

LE SEIGNEUR

10. Ta peine, j'en suis la cause, je la porterai. Mais si tu te montres ingrat pour les bienfaits reçus, tu te trouveras indigne d'en recevoir de plus grands. La charité, déjà tu l'as pour une part reçue ; mais toi, tu n'en es pas conscient, ou bien tu es ingrat. La charité est la sagesse même. Et *le commencement de la sagesse, c'est la crainte du Seigneur* (Pr 1, 7). Cette crainte de Dieu déjà elle t'a conduit jusqu'ici, déjà elle t'a fixé en ce lieu, ce lieu dont tu partiras en toute sécurité si la mort t'y trouve. Jusqu'en ce lieu elle t'a conduit, en ce lieu elle t'a fixé, en ce lieu elle te garde : est-ce peu ce chemin parcouru ? Est-ce peu ce que tu as ainsi reçu² ?

GUILLAUME

11. Vraiment, *Seigneur, tu t'es fait notre refuge* (Ps 89, 1). *Auprès de toi, j'ai mon abri : enseigne-moi à faire ta volonté* (Ps 142, 9-10).

Toi, tu as eu compassion et pitié du peuple qui te suivait dans le désert et tu lui as donné de la nourriture, pour qu'il ne défaille en cours de route (Mt 15, 32-33). J'ai entrepris moi aussi de marcher sous ta conduite dans le désert ; *par serment je me suis engagé à observer les règles de ta justice* (Ps 118, 106). Si tu m'en fais le don, je ne désertterai pas, je ne te lâcherai pas, jusqu'à ce que ou bien tu me fasses parvenir au terme du voyage que tu m'as fait

¹ En latin *interim*, mot caractéristique de la spiritualité cistercienne : il signifie le temps, l'interim, qui sépare les deux avènements du Christ, soit, subjectivement, le temps qui me sépare de la rencontre définitive dans la vie éternelle.

² Cf. les mots répétés : trois fois *reçu*, trois fois *déjà*.

commencer, ou bien je défaille derrière toi – si tant est que derrière toi je puisse défaillir. Je sais en effet que même si mon corps s'épuise, même si parfois mon esprit est à bout, je ne puis défaillir à moins de t'avoir d'abord lâché. Mais de mes misères mêmes je tirerai matière à progrès, si toutefois tu ne m'abandonnes pas, en m'enlevant la patience.

12. *Aie pitié de moi, Seigneur, vois ma petitesse* (Ps 9, 14) et ma pauvreté. *Aide-moi* (Ps 69, 6) et porte-moi, faible et misérable que je suis de corps aussi bien que d'esprit.

Inspire également à ceux qui t'aiment, à tes fils et tes serviteurs, de m'aider et de me porter ; et qu'ils reçoivent une récompense pour leur patience et leur miséricorde envers ma misère.

13. *Je suis à toi, sauve-moi* (Ps 118, 94). *Entre tes mains, je remets mon esprit* (Ps 30, 6) : instruis-le et dirige-le ; prodigue-lui consolation, réconfort et lumière. *Donne-moi celle qui est la compagne de ton trône, la Sagesse ; qu'elle soit à mes côtés et m'assiste dans mes peines, que je sache en tout temps ce qui te plaît. Et ne me rejette pas du nombre de ceux qui t'appartiennent, car je suis ton serviteur* (Sg 9, 4-10), et le serviteur de tous tes serviteurs.

14. Pour ce qui est de mon corps, Seigneur, que te demander, je ne sais. Mais toi tu sais ce qui me convient à son égard. Si cela te plaît ainsi, qu'il se porte bien et jouisse de la santé ; si tu le veux, qu'il s'affaiblisse et devienne infirme ; et quand il te plaira, que meure ce qui doit mourir. Il me suffit que mon *esprit soit sauvé lors de ton Jour* (1 Co 5, 5). Voici la seule chose que pour mon corps je demande à ta miséricorde : enseigne-moi comment, tant que je vis, le conduire et le gérer de manière à ne consentir à aucune de ses voluptés, mais à ne rien lui refuser de ce qui lui est nécessaire.

15. Le but de la loi, c'est la charité (1 Tm 1, 5) ; elle est aussi le but de ma prière. Donne-moi la charité, toi qui as voulu être nommé Charité, afin que je t'aime plus que moi-même, et que je ne me soucie aucunement de ce que je ferai de moi, pourvu que je fasse ce qui te plaît (Sg 9, 10).

16. Donne-moi, Père³, de toujours être, je n'ose dire ton fils, mais ton fidèle petit serviteur, et la *brebis de ton pâturage* (Ps 78, 13).

³ Ce vocatif intervient ici pour la première fois. Alors que depuis le début le Seigneur appelle Guillaume « fils » ou « mon fils » (n° 4-5), Guillaume invariablement l'appelle

Parle, Seigneur, de temps en temps au cœur de ton serviteur, et *que tes consolations réjouissent mon âme* (Ps 93, 19). Et apprends-moi à te parler plus souvent ; et à te confier, Seigneur, mon Dieu et mon Père, toute ma pauvreté et tout mon manque. Ô toi qui es ma Force (Ps 117, 14), aie pitié de moi qui suis fragile. Et que ce soit grande gloire pour toi que puisse persévérer à ton service un être faible comme moi. Amen.

*
* *

Qu'est-ce que la prière ? Un entretien : je parle à Dieu et Dieu me parle. Et dans la durée de cet entretien, s'opère une transformation, non pas de Dieu mais du sujet priant. Cette conversion s'exprime ici très simplement, très sobrement. Point de langage technique ou savant. Guillaume parle le langage commun de la Bible pour dire l'expérience mystique, dans le sens premier et fort du mot : la profondeur d'une expérience de rencontre personnelle avec Dieu qui me rejoint dans ma propre histoire et du dedans la dénoue, la libère.

Trois interventions du Seigneur ponctuent la progression du priant. Elles constituent le rappel de trois points à ne jamais oublier dans l'aventure spirituelle :

- le rôle éducateur de l'épreuve et de la souffrance (§ 4-6)
- le passage nécessaire par la croix (§ 8)
- le décentrement de soi en gardant toujours les yeux sur ce que l'on a reçu (§ 10).

Relisons l'ensemble du cheminement pour en baliser brièvement les étapes :

– § 1-3. Au départ, plainte, gémissement et accusation de Dieu : Tu as dit, tu as promis... et cela ne se vérifie pas pour moi ! Tu as agi ainsi avec nos Pères, ou avec Marie-Madeleine... et pas avec moi ! On entend en filigrane une sorte de refrain : « et moi, et moi, et moi... »

– § 4-6. Première intervention du Seigneur, qui affirme la relation père-fils : 'Je suis un père doux, bienfaisant, qui cherche à t'éduquer,

« Seigneur ». Ce n'est qu'ici qu'il peut enfin s'abandonner à une relation filiale d'abandon confiant.

mon fils. Laisse-toi éduquer par l'épreuve.' Et avec patience, le Seigneur reprend les deux objections des § 1 et 2

– § 7. 'Mais donne-la moi alors !' Prière encore impatiente, extérieure, où je ne veux pas me laisser mettre en cause, et entrer dans un processus de changement.

– § 8. Deuxième intervention du Seigneur : doucement il dirige le regard de Guillaume vers la croix, qu'il a lui-même en premier assumée : 'Tu es en chemin, ce temps de l'épreuve est passager.'

– § 9. 'Oui, mais entre-temps, quoi ? Comment tenir ?'

– § 10. Le Seigneur répond : 'Ne vois-tu pas que je suis déjà avec toi et que tu as beaucoup reçu ? Sois donc reconnaissant pour tout ce bien.'

– § 11-16. 'C'est vrai, tu as raison. Je m'abandonne entre tes mains. Tu es mon Père. Fais comme bon te semble. Tout sera bien pour moi.' Le dernier paragraphe (16) constitue le point d'aboutissement de la prière, le point d'orgue de la relation avec Dieu. Le priant se situe devant un Père qu'il reconnaît et invoque comme tel ; il est fils, mais il ose à peine le revendiquer, il se considère plutôt comme un petit serviteur. Mais l'on voit que dans le cours de la prière, Dieu est devenu pour lui un père qu'il invoque comme fait un fils, comme un enfant : *apprends-moi, donne-moi.*

Au terme d'un parcours patient, enduré longuement, une libération s'opère, une ouverture se fait, une justesse de relation se donne à vivre. C'est la joie, enfin ! et la liberté.

On peut rappeler ici les mots de Bernanos, dans son *Journal d'un curé de campagne* : « C'est du sentiment de sa propre impuissance que l'enfant tire humblement le principe même de sa joie. » Ou encore les vers de Paul Claudel à la fin de son *Hymne de saint Benoît* :

Heureux le disciple secret,
de qui sans parole émane,
comme quelqu'un qui dit oui,
le consentement à la paix.

Peut-on dire qu'il s'agit ici d'un texte mystique ? Oui ! Et il se situe dans la ligne de la tradition. Il est frappant de voir comment Guillaume rejoint ainsi les grands saints qui l'ont précédé ou suivi. Ils nous indiquent tous le même chemin vers la profondeur de l'expérience chrétienne, une profondeur exprimée par des noms divers

selon les contextes ou les sensibilités : l'humilité chez Benoît⁴, le consentement chez Bernard, la pauvreté chez François d'Assise, l'indifférence chez Ignace de Loyola⁵, la petite voie d'enfance chez Thérèse de Lisieux⁶, l'abandon chez Charles de Foucauld⁷ ou encore « le bal de l'obéissance » chez Madeleine Delbrêl⁸.

B.J.S.

⁴ « que le moine se contente de tout ce qu'il y a de vil et de bas » ; « que, dans la simplicité, il se contente de ce qu'il trouve. »

⁵ Cette indifférence demande une disponibilité totale par laquelle « on ne veut pas plus santé que maladie, richesse que pauvreté, honneur que déshonneur, vie longue que vie courte », mais uniquement ce qui rend davantage gloire à Dieu.

⁶ « être content de tout ce qu'il lui plaît de me donner », « n'avoir qu'un souci, en tout, faire son bon plaisir. »

⁷ « Mon Père, je m'abandonne à toi, fais de moi ce qu'il te plaira. Quoi que tu fasses de moi, je te remercie. Je suis prêt à tout. J'accepte tout. » On pourrait relire toute cette prière de frère Charles et la comparer avec celle de « frère » Guillaume de Saint-Thierry.

⁸ « Apprenez-nous à revêtir chaque jour / Notre condition humaine / Comme une robe de bal, qui nous fera aimer de vous / Tous ses détails comme d'indispensables bijoux. / Faites-nous vivre notre vie [...] comme une fête sans fin où votre rencontre se renouvelle, / Comme un bal, / Comme une danse, / Entre les bras de votre grâce, / Dans la musique universelle de l'amour » (« Bal de l'obéissance », dans *Nous autres, gens des rues*, p. 89-92).